

TRIPP

Fiction & Cie



Patrick Roegiers

TRIPP

roman

Seuil

25, boulevard Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 978-2-02-114473-4

© EDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

à Geo

Ceux qui rêvent éveillés ont connaissance
de mille choses qui échappent à ceux qui
rêvent endormis.

WOLS

Quittant la maison de Ross d'où je m'étais enfui à toutes jambes, sans demander mon reste, guidé par le hasard, j'avançais à ma mesure, tête nue, en me forçant à tenir le rythme, avec l'espoir d'être sur la bonne route; je cheminais lentement, avec peine, sous les risées de lavasse et de vent, vêtu de crasse et de glaise, après avoir franchi des forêts et des champs, des rives et des bois, progressant par sauts de lièvre, croulant sous une averse de jus noir, lapant du bout de la langue les gouttes qui coulaient jusqu'au bas du menton, collaient les cheveux et me bouchaient la vue, si bien que, perdu dans les ténèbres, repu de fatigue, je m'étais assis pour reprendre haleine au bord du talus qui longeait la grand-route.

Les membres lourds, éthérisés, avec la sensation que les os décousaient ma peau, je n'avais plus senti le besoin de bouger et j'étais resté vautré ainsi dans la

pénombre, goûtant un repos inespéré, sans penser à rien ni envie de partir, en mirant dans le ciel fuligineux l'amas des nuages qui filaient au-dessus de ma tête.

Le clapotis de la pluie m'avait tiré de ma torpeur et, d'un œil ouvert à demi, en me demandant si je ne rêvais pas, j'avais aperçu avec stupeur l'étrange couple des Tripp qui se tenait debout, à quelques pas de moi, en surplomb du bosquet où j'étais embusqué.

Ils conversaient à mi-voix, accoudés au balcon, avant d'aller au lit, en prenant l'air sur la terrasse, cernée de lilas, de dahlias, de saigne-nez piqués dans des baquets, et de ciliées aux feuilles crénelées, trifoliées, ou trifoliolées, qui grimpaient le long de la façade en crépi et la couvraient jusqu'au toit.

Qui sait comment les choses adviennent ?

Je n'en croyais pas mes yeux et ne savais que penser de la situation qui, comme dans un roman où resurgissent et se croisent à nouveau les mêmes personnages, me ramenait à eux par une incroyable ironie du sort alors que, rayé des vivants, je m'efforçais d'aller dans le sens opposé en ayant précisément calculé mon trajet de façon à ne plus jamais les revoir.

Terré dans l'ombre des buissons et des plantes, je les voyais pourtant. Mais j'avais beau tendre l'oreille,

je ne les entendais pas et il était impossible de lire sur leurs lèvres les quelques bribes de mots qu'ils marmottaient à cette heure tardive – étaient-ce les premiers qu'ils échangeaient depuis des années? – pour marquer leur territoire en brisant le silence de la nuit. Leurs paroles se perdaient en effet dans le noir en faisant le «floc» mat et mou d'un oiselet tombé du nid.

Ce qui s'était produit peu avant leur arrivée : un oisillon avait chu de sa branche et agonisait, le bec béant, les pattes en l'air, les ailes déployées sur le gravier. Peut-être son corps encore chaud avait-il rebondi sur l'aile avant de la voiture verte de Tripp qui s'était garé au pied d'un arbre, à l'emplacement qui lui était réservé, juste devant la maison, située dans un quartier paisible et bâtie sur un modèle identique à celui des habitations voisines, où ils avaient emménagé au début de leur mariage et qu'ils n'avaient sûrement pas fini de payer.

– Quel bon vent vous amène?, m'avait lancé Tripp, d'une voix grêle, faussement sympathique, en me faisant signe d'approcher d'un geste flou.

Et comme il me devinait, accroupi parmi les tubercules et les roses sauvages, hésitant à obéir, il s'était même écrié, d'une voix forte :

– Soyez sans crainte. On ne vous mangera pas!

Il avait vraiment l'air ravi.

Puis il s'était mis à siffloter un petit air et, droit comme un fil à plomb, d'un bon pas, sans bruit grâce à ses mocassins à semelles souples de crêpe ou de mousse, avec un balancement insolite des bras, il avait disparu à l'intérieur où flottait une entêtante odeur d'urine, de moisi et de reins coupés, et je m'étais retrouvé étonné, sans trop savoir comment, après avoir longé un chemin creux, puis gravi un escalier en pente raide, tout gluant, à côté de Faye qui, en me lançant un regard inoubliable, m'avait susurré dans l'oreille, avec une extrême douceur :

– Bonsoir, mon Ange. Comment allez-vous ?

Ou plutôt, sur un ton mystérieux :

– Comment croyez-vous que vous allez ? Entrez, je vous en prie. Le monde est si petit !...

Et je m'étais risqué sans hâte dans leur gîte cossu, mais sans chaleur, sans bruit ni courant d'air, à la température égale en toute saison, aux meubles de bois clair, où flottait une odeur d'eczéma.

Et où les Tripp, qui partageaient la même chambre à coucher (*to pig together*), vivaient de régime et dinaient de bon gré par cœur, menaient une vie recluse et sédentaire, sans voir personne ni être vus de quiconque, sans recevoir d'amis qui se comptent sur les doigts d'une main, ni avoir de contact avec leurs

voisins qu'ils prenaient pour des étrangers et qui les traitaient eux-mêmes comme de parfaits inconnus.

Pas plus que je n'imaginai Tripp et son épouse plongés dans un livre, lisant un journal, une revue de mode ou un magazine, qu'ils feuilletaient d'un œil absent, je ne les voyais assis dans un canapé ou dans un club anglais, affalés dans de moelleux sofas, un verre de whisky à la main, sirotant une liqueur, buvant du Madère ou deux doigts de Porto, ou bien les yeux fermés, laissant flotter leur esprit ou divaguant quîètement car c'est alors qu'apparaissent les rêves éveillés qui entre tous sont les plus importants.

– Homard ou cochon ?

m'avait demandé Faye, aux chevilles fines, qui se tenait dans le hall d'entrée, à deux pas de la porte, où trônait tel un trophée, un totem, un talisman, un fétiche ou un gri-gri, qui protège la maison, suspendu au milieu du vestibule, dans un cadre aux bords nets, non pas d'acier poli, propre à tenir la poussière, mais de bois crème, ciré tous les matins comme une paire de chaussures, un tableau sur panneau provenant d'un meuble de peintre paysan qui représentait un boucher étripant un cochon.

Qui d'autre qu'un type aussi pingre que Tripp pouvait avoir acquis un cadeau-souvenir aussi atroce ?

Il avait dû ramener d'un voyage d'affaires ou d'un bref séjour touristique dans une contrée reculée, sinistre et sans attraits, cette croûte ayant appartenu à un tripier, un cochonnier ou un porcher, épris de cet animal parèdre, omnivore et très intelligent, à la peau rugueuse, doublée d'un lard gras et non pas fibreux, tenu pour l'être le plus immonde de la création, mais bien plus proche de l'homme qu'on ne le croit, dont le seul nom fait sourire, qui exprime dans son cri mille sentiments et qui remue la queue du matin au soir.

Eux-mêmes en étaient friands comme l'attestait, à côté de la cuisine, sous un écriteau «J'AIME LE COCHON», rangés sur une étagère par ordre de taille, une collection de pichets en porcelaine, de tirelires en terre cuite, de figurines porcines en majolique et de pots de céramique en forme de goret.

– Les porcs aiment être bien logés, m'avait dit Faye d'un air entendu, égayée par l'audace de sa tordante allusion au temps pourri qu'il faisait dehors.

Et, en songeant au couenieur, étrilleur ou châtreur de cochons, j'avais imaginé le sort des suidés, au corps potelé, à la peau blanche ou rosée, au museau effilé, cartilagineux, à la truffe ou gros groin mafflu, apte à creuser ou à fouir comme celui des taupes exterminées par Ross; repus d'ordures, de

tubercules et de glandée, de racines qu'ils déterrent avec les canines, élevés pour la boucherie, mis à la diète et à l'écart dans un local éclairé, abreuvés continûment afin d'assurer la qualité de la viande, qui, trop rouge, se conserve moins bien et s'échauffe si le porc s'essouffle ; puis menés à l'abattoir par le plus court chemin entre la porcherie et la salle de tuerie, pendus à l'envers par une patte arrière, rivés aux allonges, électrocutés en huit secondes par la pose sur la nuque trapue, et non entre les yeux fort écartés, dit le chanfrein, ni sur le pic de la tête, dit le chignon, de deux électrodes mouillées, avivant l'afflux du courant, appelées Morphée, comme le dieu des Songes, fils de la Nuit et du Sommeil, dans les bras duquel je rêvais moi-même d'être enfin.

Faye m'attendait sur le palier du premier étage et, en fixant ses jambes interminables, suivant le claquement des talons de ses souliers rouges, j'étais parvenu au bout d'un long couloir étroit dans une pièce au sol recouvert d'un lino usé.

Au centre se trouvait un lit avec des montants métalliques, garni d'un hideux couvre-pieds en édre-don vieux rose sur lequel j'avais déposé mes affaires fourrées dans un sac, porté en bandoulière.

Une ampoule nue pendait au plafond.

Une chaise était renversée dans un coin.

Sur un radiateur séchaient des serviettes trempées.

Il n'y avait pas de fenêtre pour m'évader.

Mais pourquoi l'aurais-je fait? Pris au piège, sans le savoir, j'étais ravi d'être sorti de la tourmente et de ne plus essuyer les trombes d'eau qui depuis des heures s'abattaient sans répit sur ma route que j'avais cru être la bonne, me jugeant assez déluré pour la tenir seul, mais au terme de laquelle j'aboutissais en fait au point de départ, ce qu'ignore le lecteur arrivé en retard qui a loupé le début du roman.

Après avoir posé sur mon front un baiser qui m'était allé droit au cœur, Faye, touchée par mon sourire d'Ange, m'avait souhaité « Bonne nuit! », d'une voix à peine voilée, et avait fermé la porte sous laquelle, après avoir ouï le dé clic de l'interrupteur, j'avais vu d'un coup s'évanouir la lumière.

Et je m'étais alors senti encore plus seul.

Oui, cela s'était bien passé ainsi.

Ils m'avaient reçu à bras ouverts, comme au sein d'une famille, puis m'avaient séquestré sans quérir mon avis ni me livrer l'occasion de crier ma frayeur.

A peine avais-je pu demander, d'une voix blanche :

– Vous me jurez que je ne risque rien ?

– Presque rien, avait répliqué Faye, avec un sourire tendre. Et j'avais entendu distinctement le martèlement

de ses talons dans la chambre à côté, ainsi que le coulisement des rideaux sur la tringle.

Je m'étais ainsi retrouvé malgré moi au cœur de leurs habitudes, sans possibilité de m'échapper ni raison de penser à mal, dépaysé comme quelqu'un qui vient de loin, avec l'impression de vivre un mauvais rêve, et la sensation de basculer en douce dans un autre monde, alors qu'ils avaient l'obligeance de m'héberger et étaient aux petits soins pour moi qui avais tout fait pour me tirer de leurs pattes.

Sidéré et fasciné malgré cela, appuyé contre le mur, le plus loin possible d'eux, j'étais resté aux aguets, en retenant mon souffle, debout dans le noir, scrutant l'atmosphère glacée de la chambre, en essayant de percevoir leurs chuchotis émis comme un appel en ma présence et comme si, ma propre solitude n'étant pas suffisante, il me fallait en plus embrasser désormais la leur.

Isolé, séparé de mes hôtes, j'imaginai l'antre obscur où les deux corps dénudés allaient bientôt s'accoupler.

La tête en repos sur l'oreiller, les mains croisées derrière la nuque, exhibant les touffes rousses qui ombragent ses aisselles, Tripp, tout nu, sans slip ni bas, fixait Faye qui délaçait ses chaussures. Sans détourner son regard, il détaillait, avec une audace d'autant plus insistante qu'elle semblait mesurée, la

courbe pleine et attiédie des fesses, l'arc des hanches, l'arrondi des lombaires, l'épine dorsale, l'épingle de la colonne hissée par l'entassement des vertèbres vers l'orbe frêle des tendons du cou où s'éployaient en boucles dorées ses cheveux qu'avec une brosse douce, aux poils souples et soyeux, elle coiffait, les brossant vers l'arrière, les battant, les démêlant, les étirant sans fin.

Tandis qu'il la toisait ainsi sans ciller, dans le miroir ovale vissé au-dessus du lavabo, elle sentait se nouer son ventre bombé et dans les seins, aux aréoles ridées et aux tétins pointés vers le ciel, monter le désir qui bandait tout son être, pressait les viscères, gonflait les ganglions, activait la course du flot sanguin, hâtait la radiation des globules et enflait la fibre des organes sensibles, depuis les trous d'aération de la fosse nasale jusqu'au fond du pli interfessier, trou des vidanges.

Faye avait dégrafé son bustier, déballant ses mamelles qui ballaient dans le vide avant de se tourner, souriante et belle, vers Tripp, vautre tel un pourceau dans la fange, qui lorgnait d'un œil torve sa toison frisante et drue, cerclée par les sous-vêtements de Nylon (agrafes, élastiques, jarretelles), qui pincent et froissent la peau, serrent la taille, infligent des marques, des empreintes par la pression des attaches.

L'Œil complice
25 préfaces sur la photographie de 1983 à 1993
Marval, 1994

L'Œil ouvert
Un parcours photographique 1983-1998
Nathan, 1998

entretiens

Écoutez voir
neuf entretiens avec des photographes
Paris-Audiovisuel, 1989

Façons de voir
douze entretiens sur le regard
Le Castor Astral, 1992

collectifs

L'Écart constant
Didascalies, 1986

L'Ere du double
Marval, 1998

divers

Le Journal d'Aurore
extraits
La Pierre d'Alun, 1994

Roland Topor, une vie de papier
La Pierre d'Alun, 1998

REALISATION : PAO EDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSIONS S.A. A LONRAI
DEPOT LEGAL : AVRIL 2002. N° 51022 (02-0000)